

# L'ODYSSÉE

## DE JEAN-PIERRE ALIBERT

### LE CAS DU TROPHÉE DU MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE

*Ophélie Weinert, adjointe technique de collections patrimoniales, galerie de géologie et minéralogie, MNHN.*



*Figure 1. Le trophée Alibert, vers 1870, photographie de Félix Nadar.  
© Ministère de la Culture - Médiathèque du patrimoine et de la photographie,  
Dist. RMN-Grand Palais/Atelier de Nadar.*

Caché aux yeux du grand public depuis plusieurs années, se trouve, à la galerie de minéralogie du Muséum national d'Histoire naturelle, un objet aussi magnifique que curieux. Caché derrière un paravent de protection, se trouve le trophée Alibert (figure 1), véritable œuvre minérale de graphite et de néphrite, qui porte le nom de son créateur : Jean-Pierre Alibert, né à Montauban, qui s'est aventuré dans les confins sibériens afin d'y trouver les précieux matériaux qui feront sa renommée (figure 2).

À l'occasion de la réunion mensuelle du 13 mai de la SAGA, j'ai été invitée à présenter mes recherches, commencées il y a plus de deux ans, et à dresser un portrait de ce personnage quelque peu oublié, de son épopée et à commenter plus largement son « trophée » et le projet de restauration de celui-ci que nous avons amorcé. Cet article est l'occasion de faire découvrir, ou redécouvrir, aux lecteurs l'avancée des travaux actuels à travers l'histoire hors-norme de cet aventurier et de son chef-d'œuvre.



Figure 2. Jean-Pierre Alibert, en 1839, 1847 et 1872.  
©© Musée des Arts et Métiers-CNAM/photo Pascal Faligot.

## De Montauban à la Sibérie

Jean-Pierre Alibert est né dans le quartier de Villebourbon, à Montauban, le 23 mai 1820 (figure 2). Ses parents, Marguerite Causse (1789-1838) et David Ali-

bert (1784-1857), sont drapiers. Le célèbre dermatologue Jean-Louis Alibert (1768-1837), et premier médecin ordinaire des rois Louis XVIII et Charles X, fait partie de sa famille.

Il va à l'école chez les Frères de la Doctrine chrétienne, réputés pour leur sévérité, mais il est décrit comme l'un des élèves les plus fréquemment récompensés. On dit de lui que « *sa physionomie intelligente, éclairée par de beaux yeux noirs, où brillait une vive flamme, dénotait un vrai tempérament* »<sup>1</sup>. Il est le huitième enfant de la famille et deux de ses frères avant lui sont envoyés à l'étranger en apprentissage. Jean-Pierre Alibert est envoyé à Londres à l'âge de 14 ans chez l'un de ses parents, afin de se former au métier de la pelleterie. Contrairement au métier de fourreur, le pelletier ne pratique pas l'équarrissage des animaux, mais s'occupe de la mise en forme des peaux préparées pour la taxidermie ou pour la réalisation de vêtements.

En 1837, alors âgé de 17 ans, il se rend en Finlande, à Tawasthus (actuellement Hämeenlinna), afin de s'y installer et d'y faire commerce. Cette zone de la Finlande est très prisée par les commerçants européens de l'époque : ce territoire qui appartient à la Russie est administré de façon autonome et les lois sur l'import et l'export de marchandises, notamment de luxe, sont très avantageuses. Il faut cependant faire partie des guildes de marchands afin de bénéficier de ces conditions particulières, moyennant finances. En à peine trois ans, Jean-Pierre Alibert parvient à se hisser au niveau le plus haut de ces guildes, faisant de lui un personnage respectable et lui octroyant de fait l'avantage considérable de pouvoir se déplacer librement dans toute la Russie impériale, de faire prospérer ses affaires et d'accéder à la propriété. Ces privilèges en poche, Alibert part pour Saint-Petersbourg et ouvre son premier comptoir marchand à seulement 20 ans (figure 3). Il vend de la fourrure et des articles de mercerie et aurait même fourni la famille impériale.

Pour l'exercice de son métier il se rend en Sibérie orientale à la recherche de fourrure de renards polaires ou d'hermines. Ce territoire étant peu exploré, les voyages se font en caravanes composées de naturalistes, de géologues et de marchands. C'est sans doute à cette occasion qu'il se familiarise avec la géologie. La Sibérie connaît dans ces années une véritable ruée vers l'or et nombreux sont ceux qui partent y tenter leur chance. Alibert ne fait pas exception et échantillonne les terrains et les cours d'eau qu'il sillonne. Il inventorie, numérote et emballe soigneusement chaque spécimen qu'il croise.

<sup>1</sup> Forestié Édouard, « Un Quercynois en Sibérie », in J.-P. Alibert : notes sur ses découvertes et ses travaux, Imprimerie Veuve Éthiou Pérou, 1895, 75 pages.

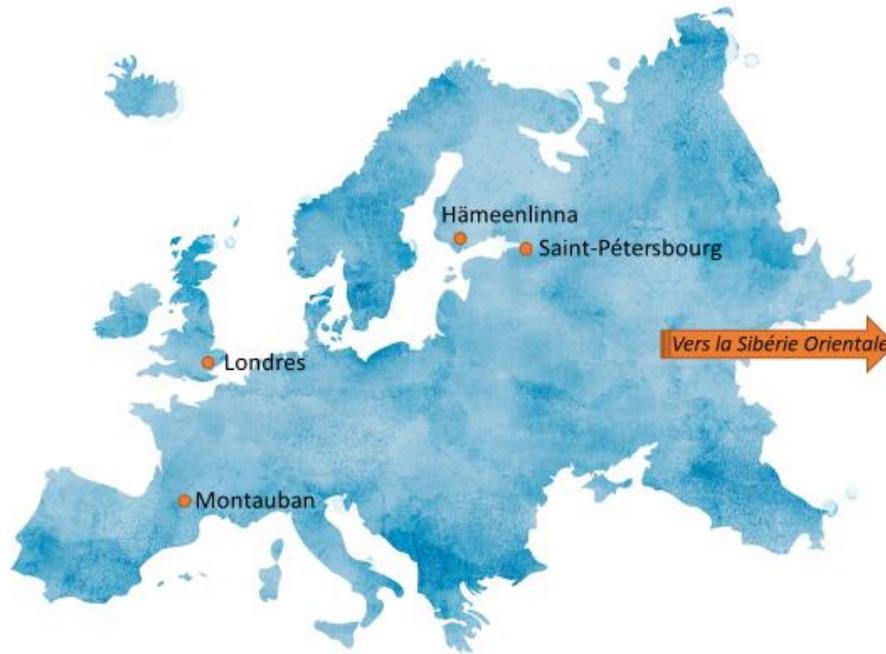


Figure 3. Voyage de Jean-Pierre Alibert. © Ophélie Weinert.

Lors de ses voyages, il croise également beaucoup de tribus locales. Il s'intéresse de très près aux us et coutumes des populations, à leur langue, leurs lois, leurs industries et leurs commerces. Il note systématiquement toutes ces informations, et fait même des photographies (figures 4 et 5). Il nous est possible de retracer son histoire avec une grande précision grâce

aux recueils d'illustrations de Carl Wolff retraçant le parcours de Jean-Pierre Alibert et actuellement conservées au musée des Arts et Métiers.

Ses compagnons de voyage sont des locaux et des cosaques. Ces derniers l'informent de la présence de graphite en Sibérie, déjà utilisé pour l'industrie minière, mais en traces éparses et en faible quantité.



Figure 4. Couverture du recueil de Carl Wolff.  
© © Musée des Arts et Métiers-CNAM/photo Michèle Favareille.



Figure 5. Reproduction d'un daguerréotype pris par Jean-Pierre Alibert en 1845, à Kiachta, frontière de la Chine.  
© Bibliothèque MNHN. Photo extraite de « Jean-Pierre Alibert : notes sur ses découvertes et ses travaux », 1895, p. 11.

### Découverte et exploitation du graphite sibérien

Ayant été formé à Londres, Jean-Pierre Alibert sait bien que la mine de Borrowdale en Angleterre est presque épuisée (figure 6).



Figure 6. Graphite de la mine de Borrowdale, Angleterre, Royaume-Uni.  
© Lloyd Llewellyn via Mindat.org.

Cette mine ouverte au XV<sup>e</sup> siècle fournissait l'Europe en graphite, mais la pénurie du matériau se fait sentir et l'industrie du crayon se porte mal. Les crayons fabriqués avec ce graphite, autrefois réputés comme

étant les meilleurs, sont désormais faits avec des déblais : ils sont chers et de mauvaise qualité. Parfaitement conscient du potentiel de ces informations, Alibert se met en tête de découvrir le gisement sibérien et se met à la recherche du précieux minéral.



Figure 7. Jean-Pierre Alibert, à l'âge de 27 ans, en Sibérie (1847).  
© Bibliothèque MNHN. Photo extraite de « Jean-Pierre Alibert : notes sur ses découvertes et ses travaux », 1895, p. 2.

Le 16 décembre 1845, il est victime d'un très grave accident de traineau dont il a bien failli ne pas en réchapper. Enseveli sous la neige, au bord de l'asphyxie et avec de nombreux os cassés, il est sauvé par ses compagnons de voyage. Dans son livre « *J.-P Alibert : notes sur ses découvertes et ses travaux* » de 1895, Jean-Pierre Alibert confie que, lors de cet accident, il n'a cessé de prier la Vierge Marie de lui laisser la vie sauve et qu'il saurait être reconnaissant. Nous le verrons, ce détail aura à plusieurs reprises son importance.

À peine remis de ses blessures, il entreprend de fouiller les cours d'eaux et les montagnes du nord-ouest du Lac Baïkal, sur le Mont Saïans. Son acharnement sera bientôt récompensé car c'est là, à 400 km d'Irkoutsk sur les flancs du Mont Batougol, qu'il découvre les premiers indices de graphite (figure 8).

Ce graphite se trouve dans des syénites néphéliniques alcalines (roches magmatiques intrusives), elles-mêmes dans des calcaires et des schistes datant du Protérozoïque. Ces syénites sont situées à proximité d'un contact tectonique. La formation de ce graphite est due à la circulation de solution hydrothermales dans les zones de fractures. La source de carbone provient de calcaires, à l'origine riches en matière organique, qui ont connu une transformation lors de la mise en place du complexe magmatique.

Le graphite de Batougol se trouve sous forme de veines, d'amas ou de lentilles dont la taille varie du centimétrique au décimétrique. Il a été estimé que la superficie totale du gisement, à l'époque de l'exploitation par Alibert, est d'environ 3 km<sup>2</sup>.

Alibert entreprend alors de faire 16 000 km aller-retour entre la France et la Russie pour faire analyser sa découverte à Paris, auprès de Armand Dufrénoy (1792-1857) et de Gabriel Auguste Daubrée (1814-1896) : les analyses sont sans appel, le graphite de Sibérie est tout aussi pur, sinon plus, que le graphite anglais (figure 9). Fort de ce constat, Jean-Pierre Alibert entreprend d'acheter la concession et d'y construire sa mine, la Mine Marinskii ou Mine Sainte-Marie.

Les conditions de travail sont tellement difficiles que la plupart des ouvriers de Jean-Pierre Alibert l'abandonnent. Il participe lui-même aux travaux avec ses ouvriers. Ensemble, ils doivent braver le vent, la pluie et la neige sur des chemins d'altitude escarpés, ils doivent creuser à même la glace et dormir dans des bivouacs de fortune. Le gisement se trouve à 2 445 m d'altitude et la zone est couverte de neige toute l'année. Il n'y pas de chemin praticable, alors Jean-Pierre Alibert fait aménager 3 km de voie praticable pour les carrosses et les tarantass (voitures à cheval utilisées en Russie).

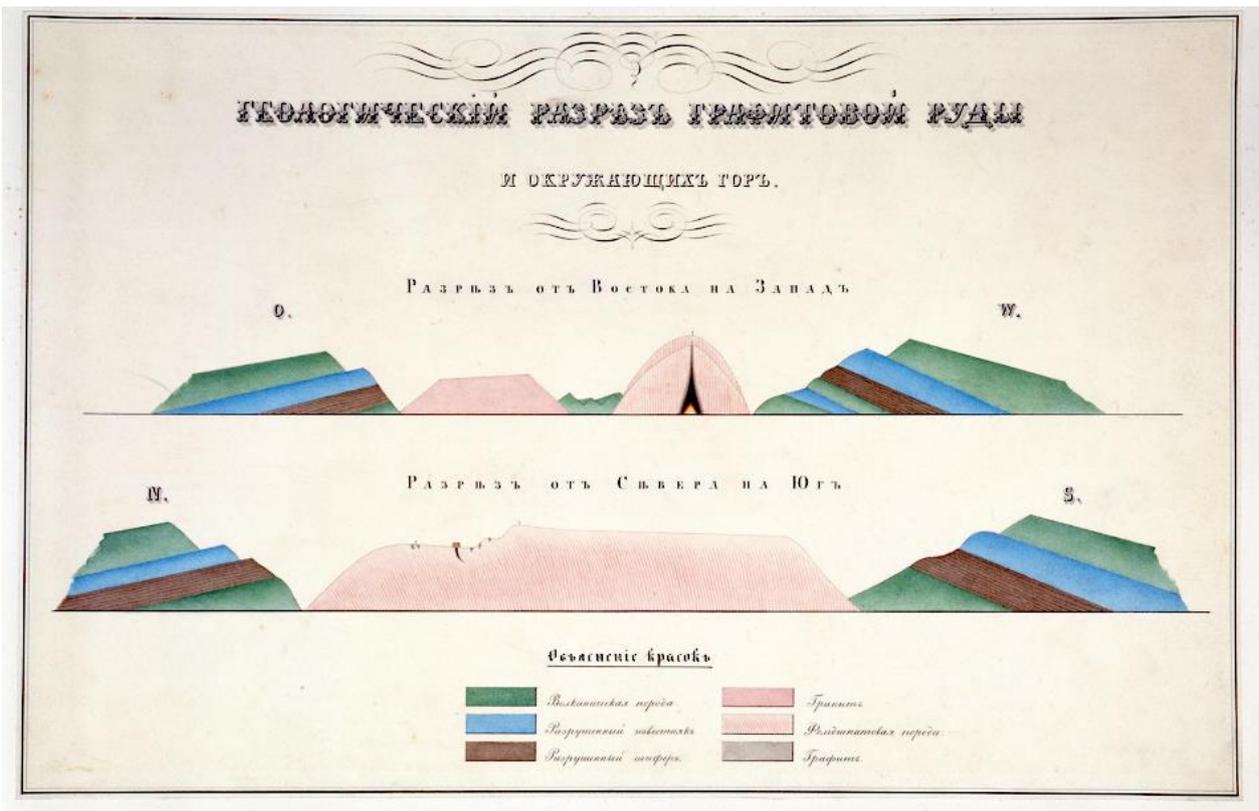
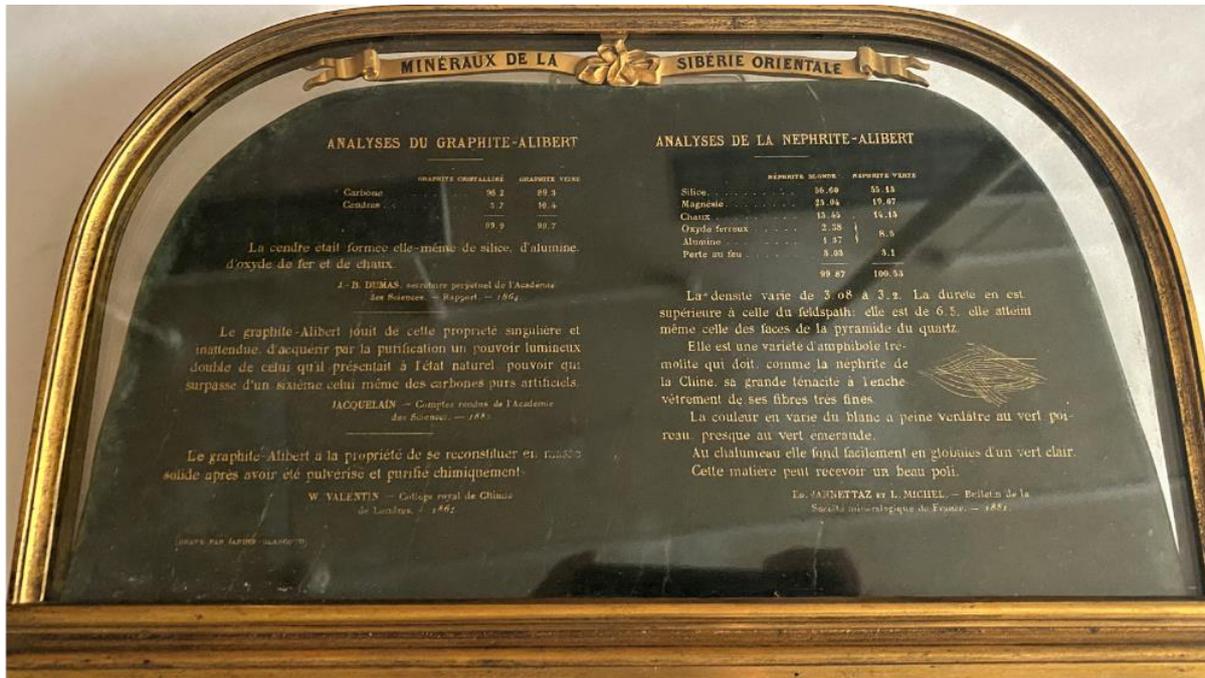


Figure 8. Coupe géologique de la Mine Alibert.  
©© Musée des Arts et Métiers – CNAM/ photo Michèle Favareille.



©MNHN/Galerie de Minéralogie/ photo Ophélie Weinert

Figure 9. Plaque d'analyse du graphite et néphrite des Mines Alibert, verre, laiton et néphrite. © MNHN/Galerie de minéralogie. Photo Ophélie Weinert.

D'après les récits des quelques curieux qui se sont aventurés sur les Mont Batougol pour visiter l'extraordinaire mine, notamment l'architecte anglais Thomas Atkinson et sa femme Lucy, le chemin pour y arriver est chaotique et le site est recouvert de glace.

Le site minier en lui-même est organisé selon un plan régulier : une église domine l'ensemble, et il est possible d'apercevoir sa croix à des kilomètres. Il est mentionné dans différents comptes rendus que « la chapelle, avec ses vitraux peints, ses images catholiques, la croix gigantesque, domine le Mont » (figure 10).

En place centrale, la mine est un grand bâtiment surmonté d'une verrière pour profiter au maximum de la lumière naturelle. On descendait dans le puit principal par un large escalier en bois. De nombreuses machines y sont installées. Des galeries de dérivation des eaux de pluie et des aérations ont été creusées afin de permettre aux ouvriers de travailler au sec et dans une température stationnaire toute l'année (entre - 5 °C et - 7 °C). Chaque jour, Jean-Pierre Alibert faisait des relevés météorologiques qu'il consignait soigneusement dans ses carnets. Pour les ouvriers, le travail a lieu de 5 h du matin jusqu'à 19 h, avec 1 h 30 de repos. Une cloche sonne l'heure des repas qui se prennent collectivement autour d'un feu sous la verrière. Alibert prenait régulièrement ses repas avec les mineurs. Les repas sont constitués d'environ 650 g de viande, de soupe de gruau et de pain et de thé au lait à discrétion. La mine est également pourvue d'une infirmerie et d'un chirurgien, si bien que pendant toute l'explo-

tation par Jean-Pierre Alibert, aucun décès ou accident grave n'a été déclaré.

Il y avait toutes les commodités possibles de l'époque. Les bâtiments jouxtant la mine sont des bâtiments d'habitation. La demeure de Jean-Pierre Alibert se distingue des autres grâce à une grande serre accolée à sa maison et où l'on trouvait une orangerie.

En contrebas du Mont Batougol, Alibert a fait aménager des fermes (figure 11). Par un ingénieux système de murailles, la neige se précipite et fond dans un bassin de rétention de l'eau, afin d'arroser les cultures et d'abreuver le bétail. On trouve, dans ces fermes, des vaches et des chevaux, et les champs sont cultivés pour l'alimentation générale. En à peine cinq ans, le complexe est devenu entièrement autonome, et les populations locales employées, les Soïotes, une minorité Bouriate de Sibérie, abandonnent leur vie nomade pour se fixer près de la mine.

Le graphite extrait est trié et soigneusement emballé dans des caisses en cèdre afin d'être acheminé vers l'Europe pour la fabrication de crayons. L'expédition ne peut se faire par la terre et nécessite que les cours d'eau soient gelés. Le voyage prend deux ans.

Rapidement, les institutions du monde entier et la presse reconnaissent l'excellente qualité du graphite sibérien. Jean-Pierre Alibert signe un contrat avec Faber (actuelle maison Faber-Castell). Bien que l'industriel n'obtienne le monopole qu'en 1862, Alibert décide de se retirer en 1857, estimant son travail accompli.

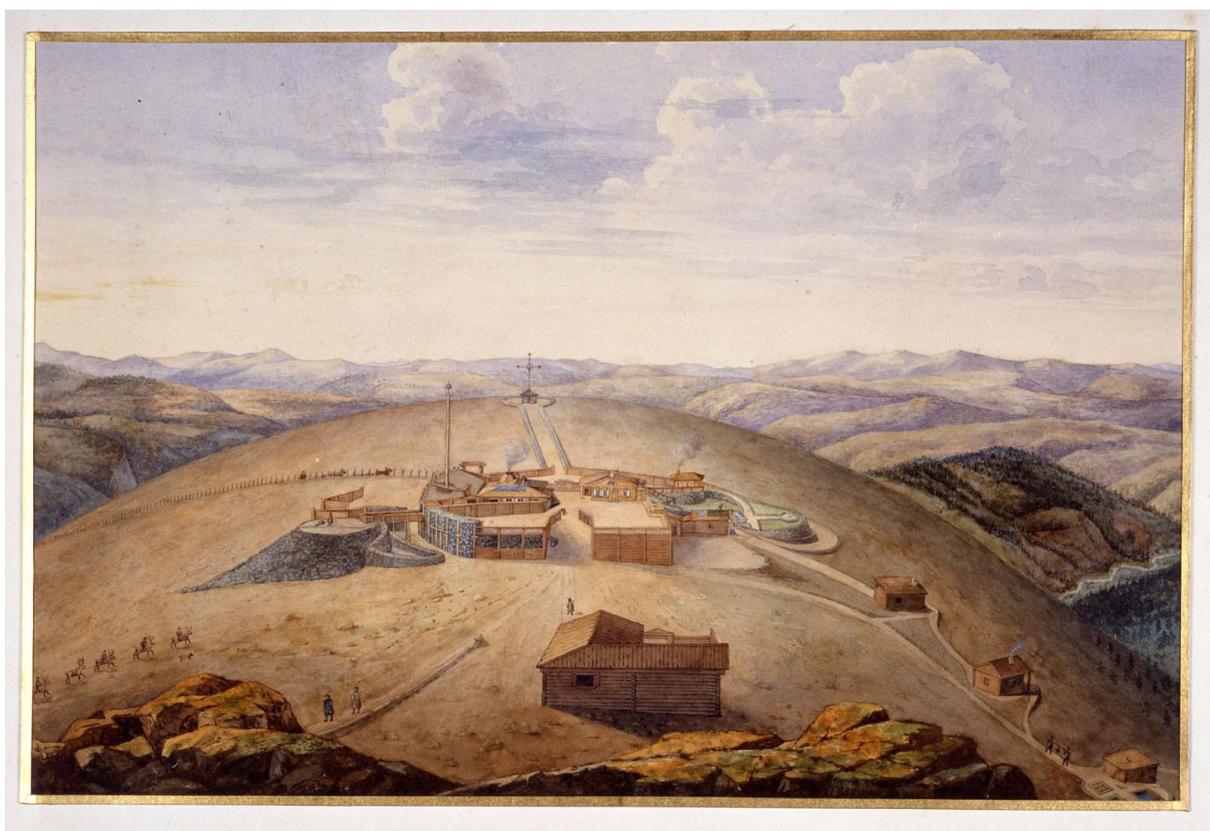


Figure 10. Vue de la mine Alibert, par Carl Wolff.  
©© Musée des Arts et Métiers-CNAM/ photo Michèle Favareille.



Figure 11. Vue des fermes de la mine Alibert par Carl Wolff.  
©© Musée des Arts et Métiers-CNAM/ photo Michèle Favareille.

Afin de promouvoir les crayons issus de cette collaboration, Jean-Pierre Alibert fait confectionner des petites installations en graphite sculpté pour les vitrines des magasins, à la manière des objets publicitaires (figure 12).

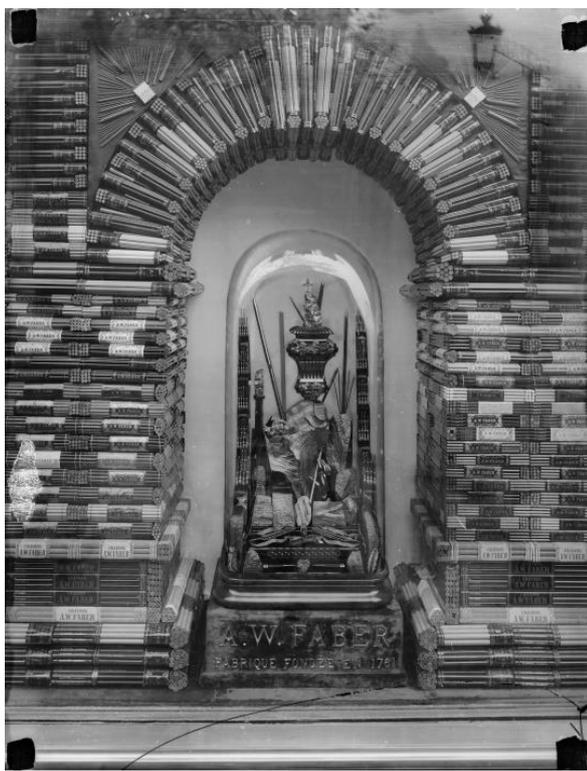


Figure 12. Composition de vitrine pour la vente des crayons Faber en graphite de la mine Alibert, photographiée par Félix Nadar. © Ministère de la Culture - Médiathèque du patrimoine et de la photographie, Dist. RMN-Grand Palais. Atelier de Nadar.

Les crayons Faber-Alibert (figure 13) connaissent un très grand succès et de nombreux artistes, comme Jean-Auguste-Dominique Ingres ou Eugène Viollet-le-Duc, ne tarissent pas d'éloges sur la grande qualité de la « mine de plomb » sibérienne.



Figure 13. Porte mine A.W. Faber, 3,2 mm, mine 6B. Collection privée, D.R.

## Les trophées

Des litiges éclatent entre Faber et Alibert. Des procès sont engagés et dureront des années après la mort de Faber. Les accords ne semblent pas avoir été respectés par l'industriel, au détriment de Jean-Pierre Alibert qui se voit lésé et ruiné. Sa réputation est mise à mal et, afin de rétablir sa notoriété et de laver son nom, il décide de créer des « trophées », c'est-à-dire des œuvres monumentales en graphite, qu'il offre à tous ceux qui l'ont soutenu et gratifié. Grâce à ses dons, son nom devient célèbre dans le monde entier. Nombreux sont ceux qui célèbrent son travail et son talent. Il reçoit de très nombreuses distinctions et de nombreux honneurs : notamment l'Ordre de Saint-Stanislas, octroyé par le tsar Alexandre II en 1862, ou la médaille de Chevalier de la Légion d'honneur, décernée par Napoléon III en 1864.

Jean-Pierre Alibert expose son trophée le plus monumental à l'Exposition universelle de 1862. Aux habituels objets en graphite, il ajoute des objets en néphrite, issue d'une de ses autres mines dans la vallée de l'Onot, près de la Chine. Les chroniques de l'époque sont très élogieuses sur l'œuvre qui ressemble à s'y méprendre à du métal. Il gagnera à cette occasion de nombreux prix. À la fin de cette exposition, il décide de démanteler ce trophée qu'il divise en plusieurs trophées de plus petites tailles et qu'il offre respectivement à la famille royale d'Angleterre, à l'École impériale des Mines de Paris, au Conservatoire des Arts et Métiers et au Muséum national d'Histoire naturelle (figure 14). Pour chacune de ses vitrines, Alibert participe activement à leur conception, de l'ébénisterie à leur placement définitif dans les institutions d'accueil. Il verse des rentes de gardiennage et de nettoyage de ses trophées, qu'il cède avec la promesse que ceux-ci ne seront jamais déplacés ou démontés.

De nombreux ensembles seront offerts dans le monde entier : à Saint-Pétersbourg, à Moscou, à Vienne, à Munich, au Vatican, à Madrid, à Montauban, sa ville natale, ou encore à Châteauneuf-les-Bains.

Cette dernière ville est chère au cœur de Jean-Pierre Alibert. En 1871, perclus de rhumatismes, conséquence de son séjour sibérien, Alibert quitte définitivement la Russie et s'installe dans cette station balnéaire du Puy-de-Dôme. Le panorama lui rappelle le Mont Batougol et il dépense des sommes colossales pour l'amélioration de la ville et des chemins touristiques. Il fait aménager un chemin jusqu'au plus beau point de vue de la ville et qui porte encore aujourd'hui son nom : le pic Alibert (figure 15). À son sommet, il fait construire une statue de la Vierge Marie, toujours en remerciement des grâces qui lui ont été accordées

en Russie, et il fait aménager son caveau à ses pieds. Cette dernière volonté ne sera pas exaucée : il s'éteint à Paris, le 18 février 1905, et est inhumé au cimetière de Passy dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement.

La mine, quant à elle, sera abandonnée par Faber, en 1865, à la suite des procès où Alibert obtiendra gain de cause. Plusieurs propriétaires s'y succéderont mais aucun n'y fera fortune. Les dernières manœuvres con-

nues sur le site datent des années 1980. Le graphite y était encore exploité par l'URSS pour les industries de la défense et de l'aérospatiale. Après la catastrophe nucléaire de Tchernobyl, en 1986, la décision est prise de curer le graphite restant de la Mine Alibert afin de l'utiliser comme isolant autour des réacteurs nucléaires. Depuis 2011, un projet de parc naturel et minier a été lancé, sans plus de précision (figure 16).



Trophée de l'Ecole des Mines



Trophée des Arts et Métiers



Trophée du Muséum national d'Histoire naturelle

Figure 14. Trois trophées parisiens offerts par Jean-Pierre Alibert.

© Bibliothèque MNHN. Photo extraite de « Jean-Pierre Alibert : Notes sur ses découvertes et ses travaux », 1895.



Figure 15. Vue du pic Alibert à Châteauneuf-les-Bains. Image libre de droit.



Figure 16. Vue du site de la Mine Alibert en 2018. Photo de Bernard Grua.

### Le trophée du Muséum national d'Histoire naturelle

Après la mort de Jean-Pierre Alibert, les institutions, n'étant plus soumises à ses volontés, démantèlent leurs trophées, trop imposants et jugés vieillots ; les vitrines sont vidées et détruites, et les objets sont brisés, vendus et dispersés.

À l'heure actuelle, il semble que le trophée du Muséum national d'Histoire naturelle, (à droite sur la figure 14 et photo en 4<sup>e</sup> de couverture), soit l'un des rares à être restés presque complets et dans sa vitrine d'origine. Placé par Alibert dans la nef de la galerie de minéralogie, près de la statue de Cuvier, la vitrine sera déplacée, sur ordre d'Alfred Lacroix, derrière l'une des portes monumentales du même espace.

Cette vitrine de 2,14 m se compose de deux parties distinctes. La partie supérieure est composée d'un obélisque central comportant les inscriptions suivantes : « 1862 – Graphite et Néphrite découverts dans la Sibérie orientale, près des frontières de la Chine. Trophée offert au Muséum d'Histoire naturelle par le propriétaire de la Mine, J.P. Alibert, de Montauban (Tarn-et-Garonne) ». Cet obélisque est surmonté d'un buste sur piédouche de Yermak le Conquérant (figure 17). Ce personnage serait né entre 1532 et 1542 et mort en 1585. De son vrai nom Ermak Timofeïévitch, il aurait permis à Yvan le Terrible de commencer la conquête de la Sibérie orientale, permettant ainsi d'étendre les frontières de la Russie. À la base du grand bloc central sur lequel repose Yermak, on retrouve l'année de l'Exposition universelle de Londres en chiffres de graphite ajourés et dorés, ainsi que les armes d'Angleterre où l'on peut lire la devise « *Honi*

*soit qui mal y pense – Dieu et mon droit* » et, juste en dessous sur une plaquette dont les lettres, encore une fois, ont été réhaussées de doré « *Graphite et Néphrite découverts dans la Sibérie orientale, près des frontières de la Chine. Trophée offert au Muséum d'Histoire Naturelle, Par le propriétaire de la Mine, J.P. Alibert, de Montauban (Tarn-et-Garonne)* ».



Figure 17. Buste de Yermak, conquérant de la Sibérie, sur un obélisque. Voir aussi détail de l'inscription, p. 31. © MNHN. Photo Ophélie Weinert.

Autour de cet élément central, différents blocs de graphite, plus ou moins taillés et polis, soutiennent des éléments décoratifs tels que des crayons, des croix, du lierre, des pampilles, des mains ou des animaux sculptés (escargots, mouches etc.) (figures 18 et 19). La partie inférieure de la vitrine se compose de gros blocs de graphite, mais plusieurs éléments sont manquants. L'un de ces éléments est une coupe en néphrite et laiton qui se trouve actuellement dans les collections.

D'autres éléments en graphite et en néphrite ont été retrouvés, mais leur emplacement reste à déterminer.

Lorsque le trophée était placé auprès de la statue de Cuvier, il était entouré de 14 illustrations de la mine Alibert sur le Mont Batougol. Seules huit ont été retrouvées (figure 20). Il s'agit d'images peintes à la main sur plaque de céramique et dans des tons sépia.

À l'heure actuelle, il semble que ce trophée soit complet à 98 %.



Figure 18. Mains, plume et épi de maïs en graphite, issus du trophée Alibert.  
© MNHN. Photos Ophélie Weinert.



Figure 19. Fleur en graphite et médaille de l'Ordre de Saint-Stanislas (médaille et ruban mobiles).  
© MNHN. Photo Ophélie Weinert.



Figure 20. Céramiques peintes à la main, originellement placées autour du trophée Alibert.  
© MNHN. Photo Ophélie Weinert.

## Conclusion

Ce travail de recherche s'inscrit dans une volonté de restauration du trophée dans sa globalité. Son état d'empoussièremement était conséquent, et les objets dans le désordre. Nous avons décidé d'inventorier, d'étudier et de replacer les objets à leur emplacement d'origine. La vitrine en elle-même a souffert du poids du graphite et quelques consolidations sont à prévoir. Nous souhaiterions qu'un jour le trophée Alibert puisse retrouver sa place d'origine près de la statue de Cuvier et ainsi puisse être rendu visible.

J'ai commencé mes recherches sur Jean-Pierre Alibert et ses donations, il y a deux ans, et ces recherches continuent. Il s'agit de l'histoire fascinante d'un personnage méconnu, et j'aimerais participer à remettre son épopée et son œuvre en lumière. D'ailleurs pour citer Jean-Pierre Alibert lui-même : « *J'ai groupé ma vie, mes travaux, mes affections, mes peines et mes joies dans ces trois collections [...]; quel plaisir plus grand puis-je espérer ? Chacun prend son bonheur où il le trouve ; moi, le mien est tout entier dans la satisfaction d'avoir mené à bonne fin une œuvre qui durera des siècles après moi* ». Jean-Pierre Alibert in « *Le Figaro* », 22 août 1884.

## Bibliographie indicative

Alibert J.-P., 1865. La mine de graphite de Sibérie découverte en 1847 par M. J.-P. Alibert : comptes-rendus des académies des sociétés savantes et des journaux. Imprimerie Veuve Éthiou Pérou, 134 pages.  
Alibert J.-P., 1865. La mine de graphite de Sibérie découverte en 1847. Imprimerie Poitevin, Paris, 134 pages.  
Alibert J.-P., 1869. Description des trophées de graphite et de néphrite de Sibérie. Imprimerie Poitevin, Paris, 14 pages.

Forestié E., 1895. J.-P. Alibert : notes sur ses découvertes et ses travaux. Imprimerie Veuve Éthiou Pérou, Paris, 75 pages.

Napolitani M., 2019. L'expédition en Sibérie de Jean-Pierre Alibert (1844-1857) : l'exploitation du graphite entre art et science, décembre 2019, 13 pages.  
<https://luhcie.univ-grenoble-alpes.fr/wp-content/uploads/2019/06/NAPOLITANI-Maddalena.pdf>.

Snopkov S. V., Khobta A. V., 2022. The Siberian epopee of Jean-Pierre Alibert. In *Reports of the Laboratory of Ancient Technologies*, vol. 18, n° 1, p. 128-141.

Weinert O. L'odyssée de Jean-Pierre Alibert (1820-1905) : le cas du trophée du Muséum national d'Histoire naturelle, Paris. *Le Règne minéral*, n° 172, p. 39-44.

## Remerciements

Chiappero Pierre-Jacques (MNHN) ; Cornée Annie (SAGA) ; Farges François (MNHN) ; Ferraris Cristiano (MNHN) ; Montagne Marc (RMN) ; Mottana Annibale ; Naudi Nathalie (CNAM) ; Pushcharovsky Dmitry Y. ; Simonnot Jean (SAGA) ; Sotnicova Tatiana ; Tremblier Richard (SAGA).



# L'ODYSSÉE DE JEAN-PIERRE ALIBERT



*Le trophée Alibert dans la galerie de géologie/minéralogie du Muséum, vers 1889.  
L'intérêt de cette photographie est de montrer le second trophée offert au Muséum par Jean-Pierre Alibert, après l'Exposition universelle de 1889 où il exposait ses minéraux de Sibérie. Installé dans la partie centrale de la nef, ce deuxième trophée est bien visible dans la partie gauche de la photographie. Il était également composé de divers objets en graphite et en néphrite, dont les deux grands ovales.*

© MNHN/Bibliothèque centrale.

PARIS  
**Saga**

**Société Amicale des Géologues Amateurs**

Muséum national d'Histoire naturelle

61 rue Buffon. 75005 Paris

Adresse postale : 43 rue Buffon. CP 48. 75005 Paris